

UNE PETITE DÉCEPTION



— Vous refusez mon drame ? Vous aviez pourtant fait un appel aux jeunes auteurs.

— En effet, mais vos effets dramatiques sont vieux.

“TOUT PASSE, TOUT CASSE, TOUT LASSE”

(Pour le SAMEDI)

Nos curés sont souvent à nous prêcher la vanité des choses humaines, mais, ils ne sont pas les seuls à nous parler de cette façon ; la vie, les événements de chaque jour nous prouvent amplement qu'en effet, les honneurs, et la grandeur sont choses éphémères... évanouies aussitôt qu'épanouies.

A vingt ans, j'étais incrédule sur ce point, j'en ai à présent vingt deux et, ma foi je suis convaincu.

C'est aux lecteurs de mon âge que je m'adresse ; je veux leur faire goûter du fruit de mon expérience, et peut-être que plus tard, lorsqu'ils seront dans une position analogue à la mienne, l'amertume de leur déception sera diminuée par la pensée qu'il faut tous en passer par là.

Employé d'une grande administration industrielle, je fus, il y a près de deux ans, envoyé dans une campagne quelconque pour y représenter la dite administration. J'arrive à St L..., tout joyeux de ma promotion ; tout fier, à la pensée que j'allais être “un quelqu'un.”

J'ignorais l'accueil qui m'attendait ; je voyais rose ; j'avais confiance... ..

Je ne fus pas déçu tout d'abord, je fus bien vu ; seulement, on me trouvait bien jeune pour l'emploi qui m'était confié ; M. le Curé du village m'en fit même la remarque ; mais, je lui répondis respectueusement “qu'il vaut mieux mériter la confiance que l'inspirer” et ce fut tout.

Vous savez sans doute, chers lecteurs, que dans chaque place, ville, village et arrondissement, il se trouve plusieurs familles qui ont chacune la prétention d'être la plus aristocratique et de la meilleure société ; il est donc inutile de vous dire qu'il en est de même ici.

J'arrivais avec la bonne intention d'être l'ami de tout le monde ; mais la première personne qu'il m'a été donnée de connaître, me fit com-

prendre que je souhaitais l'impossible. “Il y a trop de division, trop de jalousie” dit-elle. “Si vous allez chez un tel, gardez-vous de visiter tel ou tel autre... Si vous êtes bien accueilli par Mr. X... n'allez pas chez Mr. Z... etc., etc. ;” J'étais embarrassé, je ne savais trop ce que je devais faire. Enfin, je décidai de ne visiter ni les uns ni les autres. En effet, je restai chez moi, j'eus des compagnons, nous passâmes le temps ensemble au détriment des jeunes filles qui s'ennuyaient (les vieilles aussi).

Après un séjour d'un mois, j'étais complètement perdu dans l'opinion publique. Mme Rumeur m'avait noirci “en grand ;” pour tous, à l'exception de deux ou trois familles, je n'étais qu'un ignorant, j'appartenais à la basse classe, et une famille respectable n'eût pu me recevoir ; l'épithète de “gamin” et de “vanu-pieds” est même sorti des lèvres de quelqu'un à mon adresse... Cette même personne a parlé de faire des démarches pour demander mon rappel à l'administration, etc., etc... Je me sentais bien petit, mais, j'avais foi en ce vieil adage vulgaire “Quand c'est rendu au bout, ça revire.” J'étais au plus bas, j'allais donc être élevé ? c'est ce qui arriva. Conseillé par un ami, je pris mon courage à deux mains et je fus visiter cette famille qui m'avait le plus en horreur. J'entre humblement,

laissant la porte entr'ouverte, au cas où... mais... O surprise ! on me fait l'accueil le plus gracieux, je suis le bienvenu... on ne s'attendait pas à l'honneur de ma visite, etc... quand je pars, il me faut promettre d'aller les voir souvent, c'est si ennuyeux, il y a si peu de société à St L...

Encouragé par ce premier pas, je suis allé dans plusieurs autres familles où je reçus même accueil ; en un mois, je devins populaire ; dame Rumeur m'avait maintenant dans sa manche comme on dit... je pouvais prétendre aux meilleurs partis... mais, vanité des vanités, comme mon règne fut de courte durée ! Pas même un an et je m'en retourne occuper, dans les bas-fonds de la société, la place que je n'aurais pas dû quitter...

Alors qu'on voulait bien m'honorer, on vit qu'on s'était trompé ; ma distinction n'était qu'apparente... j'étais d'une familiarité révoltante avec des personnes qui n'étaient pas du tout de ma société... Voilà le pourquoi de ma ruine... le croyez-vous, lecteurs ? non, n'est-ce pas, vous savez que si j'ai baissé si vite, c'est que j'ai parfois omis ces visites qui ont, jadis, servi à mon élévation—on s'est aperçu que j'étais emporté par un autre courant, je ne vau plus la société de St L..., j'en suis exclu...

N'avez-vous pas passé par là, amis lecteurs ? Sinon, soyez sûrs que votre heure viendra... et alors... “Aimez Dieu et allez votre chemin,” puis consolez-vous par la pensée que cette société d'où on vous exclus, a plusieurs portes, si vous en sortez par une, vous y rentrerez par une autre.

“PEDRO”

Enseigne funèbre — mais judicieuse — relevée à la devanture d'un magasin de deuil :

A l'article de la mort.

LES NAVIRES CONSTRUITS EN DEUX MORCEAUX

Jusqu'à présent, les constructeurs de navires avaient toujours suivi le même procédé primitif : il les construisaient d'un seul morceau, dans leur forme définitive, tout entiers, l'avant tenant au milieu, le milieu tenant à l'arrière, celui-ci entrant du reste le premier dans l'eau au moment du lancement. On ne voyait guère d'ailleurs comment procéder autrement, et comment mettre à l'eau les différentes parties constitutives d'un bateau, pour les réunir ensuite d'un coup de la baguette d'une fée. C'est pourtant ce que viennent de mettre en pratique les constructeurs, ou du moins certains constructeurs des Etats-Unis, le pays des choses fantastiques.

Disons tout de suite qu'il s'agit de navires en fer, dont toutes les parties sont réunies entre elles par des rivets (c'est-à-dire par de gros clous métalliques rivés, aplatis à leurs deux extrémités) et qui peuvent assez facilement se séparer les unes des autres quand on coupe les rivets. Déjà, en octobre 1890, on avait construit sur le lac Michigan, cette immense mer intérieure où naviguent des vaisseaux du plus fort tonnage pour apporter à Chicago les produits de la région, un navire de 80 mètres de long, nommé *Mackinaw*, qu'on avait résolu de conduire à New-York. Il faut faire un long voyage pour cela. La première partie alla bien, le *Mackinaw* passa dans le lac Huron, puis dans le lac Érié par les rivières Sainte-Claire et Détroit ; mais pour descendre le Saint-Laurent, il lui fallait traverser le canal Welland, qui longe la chute du Niagara, et les écluses étaient trop petites pour lui. On le fit donc entrer dans une cale sèche de Buffalo, sur l'Érié, vaste bassin où l'on put le mettre à sec : là, on enleva les rivets nécessaires pour le séparer en deux parties à peu près égales, comme si l'on avait passé au travers un grand couteau. A l'extrémité de chaque morceau de navire on construisit une cloison très solide pour empêcher l'eau d'entrer, et pour faire flotter cette espèce de navette de machine à coudre ; chacune de ces parties constituait alors un petit navire aux formes bizarres, à l'arrière coupé droit comme un mur et qui flotta quand on fit rentrer l'eau dans la cale sèche. Puis ils partirent tous deux pour Montréal, n'étant plus dès lors trop longs pour les écluses du canal Welland ; chacun naviguait la partie pointue la première ; le morceau de l'avant était remorqué par un petit vapeur ; quant à l'autre,

QUE LA TANTE EST CRUELLE



Le neveu, (héritier présomptif). — N'ayez aucune crainte, docteur, dites-moi tout.

Le médecin. — Eh bien ! votre tante va en réchapper.